

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VII.—Suite.

Quelques fois ses sanglots se changeaient en cris spasmodiques et sa douleur se réveillait plus intense, comme le feu d'un brasier auquel on jette un nouvel aliment. C'est qu'alors il songeait que le matin même, il la pressait contre son cœur, sa belle fiancée qui frémissait sous son étreinte ardente. C'est que les gais rêves d'avenir qu'il faisait alors, revenaient maintenant, par volées, croasser sur son malheur et lui jeter le cri sinistre entendu par un poète malheureux dans une heure d'amer délaissement :

"Never! o never more!"

Une fois, il essaya de relever la tête pour s'assurer si réellement elle était bien morte, celle qui lui disait à l'aurore si riante de ce funeste jour : Raoul, je t'aime!

Mais à peine l'eut-il envisagée, qu'il fut pris d'une nouvelle crise.

Eperdu de souffrance, exalté par la douleur, il colla ses lèvres brûlantes sur la bouche glacée de la morte. Puis, sentant que le délire lui montait en bouillonnant jusqu'au cerveau, il s'arracha de ce baiser suprême et sortit en courant comme un fou.

Voyons maintenant ce qui était arrivé à Mlle de Rochebrune, après que Raoul l'avait quittée à l'entrée de la rue du Palais.

Quand la déclivité de la côte lui eut caché son fiancé, elle continua de longer la rue Saint-Jean et se dirigea vers la rue Couillard en gagnant les remparts de l'est.

Encore convalescente, énermée par les angoisses et les fatigues de la nuit, brisée par la course à cheval qu'elle venait de faire, Berthe avait ressenti une faiblesse extrême en mettant pied à terre.

Elle entra dans la rue Couillard en se traînant avec peine et demandant à Dieu qu'il lui donnât la force d'atteindre le logis de sa parente.

Le sang bourdonnait dans ses tempes et ses muscles détendus lui refusaient leur secours. Elle sentait ses jambes se dérober sous elle à chaque pas.

Elle allait cependant entrer dans la côte de Léry, qui termine la rue Couillard à angle droit, lorsqu'elle se trouva soudain face à face avec un homme qui descendait en toute hâte.

A peine eut-elle envisagé cet homme, qu'elle jeta un grand cri et s'affaissa mourante au milieu de la rue.

Celui dont la vue seule l'avait ainsi foudroyée, c'était Bigot.

L'intendant, anxieux du résultat de sa trahison, avait passé la nuit dans le logis désert de Mme Péan, qui était absente de la ville avec tous ses serviteurs depuis le commencement du siège. La maison de la dame était située, comme on sait, dans la rue Saint-Louis et dominait de beaucoup les remparts de l'ouest, alors très-peu élevés; de sorte que de l'étage supérieur l'on avait vue sur la partie des plaines d'Abraham, qui avoisine la ville.

Bigot s'était rendu dans l'appartement le plus élevé, du côté de la campagne, et s'était mis en faction, à la fenêtre, dès le milieu de la nuit.

Vers une heure du matin, il avait entendu, venant du Foulon, des coups de feu qui grondait sourdement à distance. Mais la nuit était encore trop noire pour qu'il y pût voir quelque chose.

Durant plus d'une heure il prêta l'oreille à la fusillade, qui finit par s'éteindre et cesser tout à fait.

Qui saura jamais les angoisses honteuses du traître tandis que sa face blême, sortie de la fenêtre ouverte, se penchait dans l'ombre pour aspirer, avec l'air frais de la nuit, les premières effluves du malheur qu'il préparait au pays depuis si longtemps? Qui nous dira les tempêtes qui soulevèrent sa poitrine pendant les trois heures que ses yeux hagards voulurent percer les ténèbres pour y trouver l'indice de notre honte et du succès de son infamie?

La nuit, cependant, fuyait peu à peu devant l'aurore qui, victorieuse, envahissait la campagne en refoulant l'obscurité.

Dès le premier reflet de jour pâle qui vint éclairer la plaine, Bigot la scruta d'un regard avide. Mais il ne vit rien; car le renflement de la colline qui s'élève à quelques arpents de la porte Saint-Louis s'interposait entre lui et l'armée anglaise, dès lors rangée en bataille au pied de la déclivité qui commence auprès de la prison neuve. Bigot, qui s'était imaginé que les ennemis tenteraient de surprendre la ville s'ils réussissaient à s'emparer des hauteurs de la falaise du Foulon, fut consterné de ne point voir les Anglais apparaître près des murs.

Pendant plus d'une heure, son œil terne resta fixé sur le mamelon de verdure qui traçait sa ligne onduleuse sur le ciel rosé du matin, mais vainement. L'Anglais ne se montra pas.

—Aurait-ils été repoussés? se dit l'infâme, qui déplorait déjà l'inutilité de sa trahison.

Il était quatre heures. Tout à coup, il entendit le son des clairons qui donnaient l'alarme. Ces cris stridents du cuivre venaient de la porte Saint-Jean.

Il bondit sur ses pieds et descendit les escaliers quatre à quatre pour aller voir ce qui se passait au-dehors.

Après avoir fait quelques pas dans la rue Saint-Louis, il la quitta aussitôt pour s'engager dans les rues Sainte-Anne et du Trésor. Il déboucha en courant dans la rue Buade, longea la cathédrale et traversa la grande place de l'église.

Mais il ne rencontrait personne. Son excitation était si grande qu'au lieu de descendre la rue de la Fabrique, ainsi qu'il en avait d'abord l'intention, il continua d'avancer tout droit dans la rue de Léry.

Quand il reconnut son erreur, il avait descendu la moitié de la côte.

Il s'arrêta une seconde. —Bah! pensa-t-il, ce n'est pas la peine de remonter. Continuons. Je vais prendre la rue Couillard.

C'était la fatalité qui le poussait ainsi. Comme il tournait le second coin de rue qui s'offre à sa gauche, il aperçut Mlle de Rochebrune à dix pas de lui.

—Mordieu! s'écria-t-il, comment se fait-il que les Anglais l'aient laissée s'envoler sans m'en prévenir!

Il fit deux pas au-devant de la pauvre enfant, qui s'affaissa morte d'effroi.

Elle le redoutait et le haïssait tant cet homme, que sa présence inattendue avait arraché soudain à Berthe le peu de force et de vie qui lui restait encore.

Bigot s'arrêta près de la jeune fille étendue sans mouvement au milieu de la rue.

—Que faire? dit-il en se frappant le front.

Mais il n'eut pas le temps de délibérer d'avantage, car l'alarme jetée dans la ville y courait comme une trainée de poudre à laquelle on met le feu.

Déjà les miliciens et les bourgeois sortaient de leurs maisons, et de toutes parts des clameurs confuses s'élevaient.

—Faisons! pensa Bigot. On ne doit pas me voir ici, et d'ailleurs, la belle n'étant qu'évanouie, je la retrouverai bientôt.

Il venait à peine de disparaître au premier détour de la rue qu'un petit groupe de miliciens qui s'étaient habillés et armés à la hâte, vint se heurter sur le corps de Berthe en criant :

—Aie!

—Holà!

—Qu'est cela?

—Une femme!

—Evanouie.

—Morte!

—Attends donc que l'on voie!

—Diable! mais c'est... Mlle Rochebrune, la cousine à la vieille demoiselle Longpré qui demeure sur les remparts. On disait pourtant qu'elle était prisonnière des Anglais.

—On ne la laissera pas dans la rue?

—On a bien le temps de faire revenir cette demoiselle...

—Tut! tut! interrompit un sergent qui se trouvait avec eux, que deux d'entre vous la portent chez sa parente. Allons, Pierre et Jacques, vite, et venez nous rejoindre ensuite à la porte Saint-Jean.

Les deux hommes désignés s'exécutèrent. Au bout de quelques minutes, ils frappèrent à coups de crosse dans la porte de l'habitation de la vieille dame.

Nous renouons à peindre la douloureuse surprise qui saisit Mlle de Longpré à la vue du corps inanimé de sa parente.

D'abord, elle voulut croire que la jeune fille n'était qu'évanouie. Mais quand on eut essayé tous les moyens imaginables pour la faire revenir, et qu'on eut constaté que la malheureuse enfant ne donnait aucun signe de vie, Mlle de Longpré perdit connaissance.

Quelques voisines charitables se chargèrent d'ensevelir Berthe, qu'elles placèrent dans le salon, ou la grand'chambre, comme on disait alors.

Un tel état de torpeur suivit l'évanouissement de Mlle de Longpré qu'elle ne songea nullement à faire parvenir cette fatale nouvelle chez Raoul que, d'ailleurs, elle devait croire absent. Voilà pourquoi Beaulac était venu se heurter si brusquement contre le cadavre de sa fiancée.

Meurtri, broyé par la main d'airain du malheur qui l'étreignait avec une fureur toujours croissante depuis quelques mois, Raoul passa une horrible nuit.

Parfois, dans le paroxysme de sa douleur, il maudissait le ciel qui l'avait fait si malheureux. Ramené tantôt à de meilleurs sentiments par les bons principes qu'il devait à sa pieuse mère, morte depuis plusieurs années, il demandait pardon à Dieu des blasphèmes que lui arrachait le délire. Puis son imagination surchauffée, exaltée, lui soufflait d'ardentes prières. Alors il implorait à grands cris le Seigneur et la Vierge de rendre par un miracle la vie à sa fiancée.

Durant cette interminable nuit, dont chaque seconde enfonçait son dard dans le cœur endolori du jeune homme, Raoul pleura toutes les larmes de ses yeux. Si, au moins il eût eu à sa portée l'affection d'un parent ou d'un ami pour caresser et calmer sa souffrance. Mais il était seul, le pauvre orphelin, le triste abandonné. L'état d'agitation extrême dans lequel se trouvait la ville avait plongé chacun dans une situation analogue à la sienne. Car les victimes de la bataille comptaient bien des amis et des parents dans la capitale en deuil.

Sur le matin cependant, comme Beaulac épuisé gisait sur sa couche, abruti par la souffrance morale, il entendit des pas pesants auprès de lui. Mais il ne bougea pas.

Il sentit qu'une main rude se posait sur son épaule. Il put lever enfin la tête.

Lavigueur se tenait debout devant lui et le regardait avec une profonde commisération.

Le contact de la main loyale du seul homme qui lui fût dévoué dans le malheur, eut un effet terrible sur son organisation énermée. Si la source de ses larmes n'eût pas été tarie, Raoul aurait fondu en pleurs. Mais ses yeux, brûlés par l'insomnie et la fièvre, restèrent secs. Sa poitrine se souleva comme pour sangloter. Et cependant, ses lèvres firent vibrer un rire nerveux et strident.

—Mon Dieu! il est fou! pensa Lavigueur qui, avec un puissant effort, parvint à étouffer un sanglot convulsif.

A la dérobée, il essuya deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues hâlées. Il comprit que pour opérer une diversion salutaire à l'exaltation douloureuse de Beaulac, il fallait donner un autre cours à l'empirement de sa passion.

—Monsieur Raoul, dit-il d'une voix tremblante.

Beaulac riait toujours, mais d'un rire épouvantable.

—Monsieur Raoul, il vous faut vivre pourtant.

Le jeune homme ne semblait pas entendre.

—Savez-vous pourquoi, mon lieutenant?

Le brave Canadien serrait affectueusement la main de Beaulac dans sa grosse main calleuse.

—C'est qu'il vous reste à vous venger!

Raoul ne riait plus et semblait écouter cette voix qui lui parlait, comme si elle fût venue de loin, de bien loin.

—Me venger? murmura-t-il.

—Oui, mon lieutenant, vous venger de Bigot.

—Bigot! cria Raoul.

Son œil éteint se ranima. Il grinça des dents.

—O l'être exécration, cause de tous mes maux! s'écria-t-il.

—Cause surtout de la mort de mademoiselle Berthe, reprit Lavigueur dont la voix trembla.

—Que dis-tu, Jean!

—La vérité. Ma sœur qui est mariée avec Pierre Couture, le menuisier qui demeure à côté d'ici, dans votre rue, ayant été éveillée ce matin en sursaut par les cris d'alarme que jetaient les clairons du corps de garde de la porte Saint-Jean, sauta à bas du lit pour aller regarder ce qui se passait dans la rue.

Elle aperçut de la fenêtre une femme étendue sans vie devant la porte, tandis qu'un homme s'enfuyait à toutes jambes après s'être penché un instant vers la jeune femme. Cet homme, elle eut le temps de le reconnaître. C'était l'intendant. La jeune femme, mademoiselle Berthe.

Raoul poussa un cri de rage, un hurlement de bête féroce.

Il ne pouvait pas parler, il suffoquait, et tournait autour de sa chambre comme dans sa cage un lion furieux.

—Qu'ai-je fait, mon Dieu! pensa Lavigueur. Sa folie va le reprendre, pire que tantôt. Il va se tuer peut-être!

Mais Beaulac s'apaisa bientôt et venant s'arrêter en face de Lavigueur étonné de ce changement brusque, il lui dit d'une voix calme, terriblement calme :

—Oui, Jean! il faut vivre pour qu'il meure cet homme maudit! Vois-tu, Jean, c'est cette main-ci qui le tuera!

La menace était si fortement accentuée, que Lavigueur en frissonna.

—Mais, ajouta Raoul, quand j'aurai vengé Berthe, je ne vivrai pas longtemps.

Lavigueur n'osa point relever ces dernières paroles.

Il était trop content du résultat obtenu.

Il passa le reste du jour avec Raoul, de peur qu'une nouvelle crise venant à s'emparer du jeune homme, ce dernier n'attentât à ses jours dans un moment de délire.

Mais, ainsi que l'avait prévu le Canadien, les idées de vengeance qu'il avait infiltrées en Beaulac avaient apaisé la frénésie de la douleur de Raoul.

Maintenant, bien qu'il fût sombre comme la pierre d'un tombeau dans une pluvieuse nuit d'automne, et qu'il ne dit pas une parole à Lavigueur pendant tout le jour que celui-ci s'astreignit à passer à côté de lui, un grand calme, voisin il est vrai d'un profond abattement, succéda à l'excitation fébrile qui l'avait précédé.

Et pourtant, comme il le retournait dans son cœur ce dard atroce que la main de l'infortuné y avait enfoncé! Comme il se complaisait, durant cette lente journée, à envenimer sa blessure en la froissant sans relâche au contact de la mémoire de ses joies passées!

Enfin, quand chacune des minutes de cet interminable jour eut déchiré son âme de ses soixante aiguillons, quand la lumière du soleil eut été lassé d'éclairer son supplice, la nuit vint se pencher à son tour sur l'infortuné pour le bercer encore de la plainte irritante du souvenir.

Déjà l'obscurité descendait jusqu'au pavé des rues, lorsque Raoul se leva soudain.

—Il faut que je sorte, dit-il à Lavigueur.

—Pardonnez-moi, mon lieutenant, mais où allez-vous donc?

—La voir.

—Me permettez-vous, monsieur Raoul, de la

revoir aussi? N'a-t-elle pas été mon enfant durant toute une année?

Beaulac tendit la main au Canadien.

—Viens, dit-il.

Ils sortirent tous deux, et se dirigèrent silencieusement du côté de la petite maison des remparts.

Ils entrèrent chez Mlle de Longpré.

Rien n'était changé dans la grand'chambre. Les draps blancs pendaient toujours le long des murailles comme de larges pans de marbres funéraires. Deux cierges brûlaient encore à la tête du lit sur lequel la blanche morte dormait dans la suprême immobilité. A côté d'elle, deux vieilles femmes priaient à genoux. Seulement, à gauche de l'estraade, appuyé sur deux chaises s'élevait un cercueil béant et noir.

Beaulac s'avança lentement, mais d'un pas ferme. Lavigueur le suivait; ses jambes tremblaient sous lui.

Arrivé à côté du lit, Raoul inclina ses deux genoux vers la terre et contempla l'être adoré que la tombe allait engloutir.

Derrière lui, Lavigueur, aussi à genoux, pleurait la figure perdue dans ses deux mains.

Pas une larme ne mouillait l'œil fixe de Raoul. Aucun muscle ne tressaillait dans son visage immobile et pâle comme une figure de cire.

Les deux vieilles femmes avaient cessé de murmurer leurs prières et l'on n'entendait plus que les sanglots étouffés de Lavigueur, avec, au dehors, les tintements lugubres d'une cloche qui sonnait les glas d'un mort.

Soudain, Raoul étendit le bras droit au-dessus du front de son amante, et d'une voix creuse, sépulchrale :

—Berthe de Rochebrune, dit-il, ma fiancée devant les hommes et devant Dieu, je jure, moi, Raoul de Beaulac, que tant qu'un souffle de vie m'animera, je n'aurai d'autre désir, d'autre but que de châtier de mort l'infâme qui a causé la tienne. Alors, et seulement quand j'aurai tué cet homme, comme il ne me restera plus qu'à te rejoindre au ciel, je supplierai Dieu de m'envoyer au cœur la première balle du combat où j'accourrai au-devant de cette mort aimée, qui seule peut maintenant nous réunir!

Il dit et pencha sa figure sur le visage froid de la trépassée.

Quand ses lèvres touchèrent dans le baiser d'adieu le front de son amante, Raoul crut que son cœur allait éclater dans sa poitrine. Pendant un instant, il se sentit mourir.

Mais les dernières paroles du serment qu'il venait de proférer bruisaient encore à son oreille. Aussi comprima-t-il sa douleur en lui-même comme dans un réseau d'airain.

Pour venger Berthe, il fallait vivre, et pour vivre il devait vaincre la souffrance.

Il se releva, fit deux pas vers la porte, se retourna, revint vers Berthe, la baisa une seconde fois au front, avec autant de respect qu'il eût porté aux reliques d'un martyr, et sortit bruyamment.

Lavigueur le suivit en s'appuyant aux murailles pour ne point tomber. Lui, dont la force physique était double de celle du gentilhomme, était pourtant plus faible dans une lutte corps à corps avec la douleur morale.

La cloche tintait toujours au-dessus de la ville et ses vibrations funèbres se traînaient lentement sur la brise nocturne.

—Mon Dieu! que cette cloche me fait mal! murmura Raoul en reprenant d'un pas fiévreux le chemin de son logis.

—Elle sonne les funérailles du général Montcalm, dit Lavigueur pour changer le cours des pensées de Beaulac.

—Quoi, le général est mort!

—Oui, la nuit passée, monsieur Raoul. On l'enterre ce soir aux Ursulines.

—Il est bien heureux, lui! répartit Beaulac d'une voix sourde. (1)

Le sang-froid dont Raoul avait fait preuve en présence du corps inanimé de son amante, commençait pourtant à se fondre au contact du feu de sa douleur. La réaction se faisait déjà et le sang bourdonnait dans ses tempes, surchauffé par la fièvre.

Quand ils arrivèrent devant la demeure du lieutenant, Lavigueur s'arrêta pour le laisser entrer.

—Non! non! j'étoufferais! cria Raoul. Il me faut de l'air! Et comme l'insensé qui semble chercher instinctivement partout sa raison absente, Beaulac continua d'errer par les rues sombres et désertes sans savoir où il allait.

La cloche du monastère pleurait toujours et le vent de la nuit balançait sa plainte monotone au-dessus de la ville silencieuse et morte.

Raoul tourna le coin de la rue Couillard et remonta la rue de la Fabrique.

Au fond de la grande place se dressaient les hautes murailles de la cathédrale en ruine. Le toit s'était effondré dans les flammes, le ciel apparaissait librement à travers les vitraux du portail et les fenêtres défoncées de la nef. Du clocher élevé, il ne restait plus que la lourde tour du beffroi, au-dessus de laquelle se levait en ce moment le disque de la lune, si brillant, si mystérieux et si grand, qu'on aurait cru voir l'œil de Dieu errer sur les décombres de son temple dévasté.

La suite au prochain numéro.

(1) "Montcalm rendit le dernier soupir le matin du quatorze septembre, et fut enterré le soir du même jour, à la lueur des flambeaux, dans l'église des religieuses ursulines, en présence de quelques officiers, dans une fosse faite le long du mur par le travail de la bombe." M. Garneau.